



## LE CHANGEMENT CLIMATIQUE, UNE « GRANDE PEUR » COLLECTIVE ?

[Martin de La Soudière](#)

Le Seuil | « Communications »

2017/2 n° 101 | pages 173 à 185

ISSN 0588-8018

ISBN 9782021340617

Article disponible en ligne à l'adresse :

-----  
<https://www.cairn.info/revue-communications-2017-2-page-173.htm>  
-----

Distribution électronique Cairn.info pour Le Seuil.

© Le Seuil. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

## Le changement climatique, une « grande peur » collective ?

Malgré [l]es menaces, nous sommes des privilégiés, du moins en Occident. Nos ancêtres avaient beaucoup plus peur que nous.

Jean Delumeau<sup>1</sup>

Dans l'Histoire, une succession de menaces graves a suscité ce que les historiens ont nommé des *grandes peurs* collectives (nous en cernerons plus loin les contours). Il était tentant d'y indexer et d'y faire figurer, quoique évidemment sous une forme radicalement différente, la perspective contemporaine d'un dérèglement, ou tout au moins d'un changement, du climat. Nous ferons pourtant l'hypothèse que, aujourd'hui, en dépit – mais peut-être, entre autres, à cause même – des multiples expertises qui se succèdent depuis plusieurs années quant à son ampleur, sa répartition *zonale*, sa vitesse, etc., et de sa médiatisation omniprésente, il n'en est rien. Ou plutôt que toute une série de raisons nous incite à en douter. Bien sûr, la prise de conscience, la croyance dans ce type de menace *touchent* la société – *i.e.* nous, citoyens, non spécialistes des questions climatiques –, mais sans pour autant l'atteindre en profondeur.

À mesure que se développent expertises de plus en plus pointues, rapports, sommets (derniers en date : la COP 21, à Paris, en 2015, puis la COP 22 à Marrakech en novembre 2016) et leur large vulgarisation, une prise de conscience se fait jour, qui traverse la société dans son ensemble, marquée par une inquiétude latente devant la menace et l'incertitude d'un changement du climat (et de son *réchauffement*). Une *éco-anxiété* qui va de pair avec, ou même semble prendre le relais, d'*autres peurs* qu'ont en leur temps suscité les (fameuses) *pluies acides*, en Allemagne surtout, ainsi que dans l'est de la France, puis le trou d'ozone dans l'atmosphère, ou encore les maladies des arbres (châtaigniers, cyprès, ormes, platanes, oliviers, et

aujourd'hui frênes). Émergente, manifeste et avérée, cette préoccupation environnementale, et le climat devenant désormais un « mauvais objet » : une peur – un horizon de peur, pour être plus exact – *semble* s'installer, se propager. Socialement, comment la qualifier ? Quelle en est la *réception*, comme on dit en littérature ?

S'impose tout d'abord, pour circonscrire notre propos, une première mise au point de méthode : quel sociologue serait assez téméraire pour dessiner les contours précis d'une épidémiologie de ces craintes, et dire si elles sont très prononcées, réellement collectives, et jusqu'à quel point partagées ? Géographes ou sociologues, certains chercheurs l'ont pourtant fait avec succès, en allant interroger qui les militants (« Le militant, qui, lui, n'oublie pas [la menace], est tellement voué à son combat qu'il n'a pas peur<sup>2</sup> », nous dit Edgar Morin), qui certaines catégories d'agriculteurs, les viticulteurs en particulier<sup>3</sup>, qui municipalités et aménageurs<sup>4</sup>, qui encore les enfants dans les écoles et les lycées<sup>5</sup>. Toutes ces catégories de population croient au changement climatique, mais, à strictement parler, n'en ont pas peur : elles réagissent, mais, elles, en agissant. Il est donc possible d'examiner et de mesurer les attitudes face au climat catégorie sociale par catégorie sociale. Délibérément, ici, nous raisonnerons différemment. Notre intention sera autre : sera en effet plutôt prise en compte ce qu'on nomme couramment l'*opinion publique*, c'est-à-dire les attitudes les plus courantes, majoritaires, les plus partagées, celles des habitants et des citoyens ordinaires, ni experts, ni « engagés », « anonymes » si l'on veut, ceux dont les journalistes ne connaissent pas le nom. Qu'en est-il pour eux, pour nous ?

### *Y a plus d'saisons !*

Dans un premier temps, donc, il était (au départ de la réflexion, j'en avais d'abord eu envie et fait l'hypothèse !), il serait tentant d'inscrire cette peur sur l'Histoire. Mais, on va le voir – c'est l'un des arguments principaux de ce papier –, à mon avis, il n'en est rien. En effet, la crainte-anxiété face à l'hypothèse d'un changement de climat est récurrente depuis... le III<sup>e</sup> siècle de notre ère<sup>6</sup>. Tel un *marronnier*, dès que le pays vivait de *grands* hivers ou des étés trop torrides, la tentation était forte de conclure à un *dérèglement* ou à un *dérangement* des saisons. « Y a plus d'saisons » : un aphorisme de toutes les époques<sup>7</sup> ! Les témoignages abondent en la matière depuis ceux que nous ont laissés les mémorialistes de la fin du Moyen Âge, de Mme de Sévigné aux *astrométéorologues* et jusqu'aux observateurs et savants du XIX<sup>e</sup> siècle (botanistes, géographes, climatologues, etc.). La raison profonde réside en ce que, au même titre que d'autres peurs généralisées (épidémies,

## *Le changement climatique, une « grande peur » collective ?*

etc.), la société était tentée de ranger les excès du ciel, ces changements trop brutaux du climat (des *dérèglements*, comme on disait alors), au rang de *catastrophismes récurrents*, comme nous dit Bernard Paillard<sup>8</sup>. Émergeant alors à ce que les historiens ont appelé le *millénarisme*, et qu'a superbement étudié l'historien Jean Delumeau<sup>9</sup>, certains semblaient annoncer la fin du monde. Pourtant, après une période de temps excessif ou inhabituel, les saisons toujours, pour reprendre les mots des auteurs de la Renaissance, à nouveau suivaient leur *cours habituel*, les *pronostics* toujours historiquement étaient démentis, la fin du monde jamais n'advenait. Ce long poème du XVIII<sup>e</sup> siècle en porte témoignage, qui admoneste et arraisonne ainsi les saisons :

Mesdames les Saisons, soyez plus pacifiques [...]  
Jupiter contre vous justement irrité  
Veut que vous rentriez chacune en vos limites  
Et qu'avec régularité  
Vous observiez les lois qu'il vous avait prescrites<sup>10</sup>.

Certes... mais il n'empêche : dans le temps long, à chaque événement climatique majeur, les mêmes rumeurs sont toujours d'actualité, toujours prêtes à renaître.

(Plus largement, cette attitude, qu'elle soit ancienne ou contemporaine, cette propension, cette litanie de craintes et de plaintes, renvoie *lato sensu* à et apparaît greffée sur la nature même du temps qu'il fait, *i.e.* de la *météo*. Depuis longtemps en effet elle entraîne plus souvent récrimination ou inquiétude que satisfaction, se révélant presque par nature *déceptive*. Et en même temps – il en va de même pour la cueillette des champignons –, sa prévisibilité reste marquée du sceau de l'aléa.) Et quand nous disons, à notre tour et après tant d'autres (mais à frais nouveaux) : « Y a plus d'saisons ! », ce n'est pas dans une visée prospective, dans l'optique d'une anticipation de l'avenir, c'est bien plutôt le fruit d'une nostalgie d'un *ante*, celle d'un âge d'or du climat qui se conjugue sur le même mode et avec les mêmes couleurs que le regret d'un mode de vie, de la campagne et des villages, des petits métiers de jadis, de notre grand-mère et de ses confitures, de notre enfance, finalement, que nous avons perdue.

### ***Le climat, une affaire de spécialistes...***

S'agissant du climat, un premier faisceau de raisons interdit, par un anachronisme, de situer les attitudes contemporaines dans le droit fil de celles d'hier et de conclure à une nouvelle grande peur.

On le sait, on peut le constater : l'étude des paramètres météorologiques et des mécanismes climatiques se montre de plus en plus complexe et sophistiquée – *multiscalaires*, multifactoriels, plus inextricables encore que l'atome en termes de paramètres. De ce fait, pour le profane, leur compréhension est mission impossible. Aux climatologues s'adjoignent maintenant les physiciens et les géologues, et fréquentes, parfois violentes, sont leurs controverses. Brocardé par celui d'en face, s'est formé, depuis et avec Claude Allègre, un autre camp, un *lobby*, celui dit des *climatosceptiques* (et avec eux, mais *mezza voce* et sans idéologie aucune, ceux qui rappellent à juste raison la relativité historique du paradigme même d'un changement<sup>11</sup>) *versus* les alarmistes, les *catastrophistes*<sup>12</sup>, dont les passes d'armes, parfois les invectives, à défaut de se dissiper, s'atténuent, mais pas totalement<sup>13</sup>, discréditant aux yeux du grand public leur crédibilité et la fiabilité de leurs pronostics pour le long terme. Qui croire ? Dans quel camp se ranger ? Orienté par une mouvance politique, par sa propre sensibilité, son rapport personnel à la science, etc., chacun d'entre nous, tant bien que mal, se fait son opinion – ou alors, ne se sentant pas concerné, reste indifférent. En France, chacun de nous est tendanciellement dans le régime de ce qu'un sociologue appelle très justement l'« avarice cognitive » ; plus généralement, on ne croit vraiment à la science que lorsque ça nous arrange : « Le déni, l'avarice cognitive nous fait préférer l'information – même rare et controversée – qui confirme notre préjugé, plutôt que l'analyse laborieuse du corpus de connaissances disponibles sur un sujet<sup>14</sup>. » Sans parler – ce serait hors sujet et trop long à développer ici – de la conviction d'une manipulation, d'une instrumentalisation politique de la menace climatique en termes de *complot* politico-écologiste<sup>15</sup>.

À quoi s'ajoute un trait sans doute assez spécifiquement français<sup>16</sup> (certes, c'est là une idée reçue, mais nous sommes à la fois râleurs, sceptiques, suspicieux, soupçonneux, critiques...) : notre défiance vis-à-vis de la science. Elle incarne en effet tout ce que, spontanément, nous n'aimons pas et, sans autre examen, *a priori*, avons envie de dénigrer, de critiquer, à savoir les élites de tous ordres, l'autorité en général, et ceux qui l'incarnent : les autorités, jadis l'Église, autorité suprême jusqu'à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, et, de nos jours, les *journalistes météo télévisés*. Des autorités, du moins des voix et des plumes autorisées et légitimes : ces derniers le sont bien, qui, depuis l'entrée en scène de la météo dans les médias il y a quelques dizaines d'années, nous assènent et nous imposent leurs prévisions. Pensant et disant à notre place, en quelque sorte, le temps qu'il fait et qu'il va faire, nous en dictant notre usage (« Prenez votre parapluie ! », « Couvrez-vous bien ! »), ces journalistes discréditent ainsi, de par *leur savoir* « officiel », *notre propre expérience* individuelle et notre observation du temps de notre quartier, de notre village<sup>17</sup>. (Sans parler, dans les colonnes des journaux et

nos échanges verbaux les plus ordinaires, de la disparition des dictons météo... Mais ils ont la vie dure et demeurent malgré tout, encore, dans les mémoires, et pas seulement celles des agriculteurs.) « Ils se sont encore trompés ! » : de cafétéria d'entreprise en zinc de bistrot, combien de fois n'entendons-nous pas, moqueuse et revancharde, tenace, ou ne lançons-nous pas nous-mêmes, paresseusement, en boutade, une telle affirmation à propos des prévisionnistes météo ?

Narquoise, une telle défiance peut enfin être reliée à l'histoire même de la météo, entée rappelons-le, et historiquement issue de l'astrologie (les mots ont leur sens : jusqu'à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, on parlait de *prédictions* en lieu et place de *prévisions*). De ce fait, elle fut longtemps – et à plus forte raison à partir du XIX<sup>e</sup> siècle, avec les progrès de la science météorologique – discréditée, voire quelque peu suspectée ; et demeure aujourd'hui encore discutable et volontiers discutée. « Qui parle du temps perd son temps », affirme le dicton.

### ***Une catastrophe, mais lente et invisible.***

Seconde pièce à verser au dossier : la (quasi-)invisibilité du changement climatique. Plus généralement, comme le répète souvent la climatologue Martine Tabeaud, tandis que la *météo* (le temps qu'il fait un jour J et le lendemain) se remarque, se constate, se ressent, le *climat*, lui, ne peut que se déduire, s'analyser *a posteriori*, se calculer. Il ne se perçoit pas en tant que tel. À plus forte raison les changements climatiques : ils s'opèrent en effet au-delà des générations, donc sur de très longues durées. Si réchauffement il y a, il va se développer sur dix, vingt, trente ans ou plus encore, nous dit-on. À l'évidence, aucun de nos ancêtres ne s'est senti au cœur du *petit âge glaciaire*, pas plus que nous-mêmes aujourd'hui ne nous voyons ni ne nous savons plongés dans une ère *interglaciaire*... et pourtant nous y sommes ! Donc, autant la météo nous occupe et nous préoccupe – un souci constant, quotidien<sup>18</sup> –, en une attention sans cesse renouvelée, de plus en plus en alerte, autant lui, le climat, l'idée même du et d'un climat, demeure hors de *notre* portée, et par là vecteur d'un sentiment d'impuissance. Avançons cette comparaison : le temps qu'il fait est au climat ce que la Bourse est à l'économie. La météo nous permet de jouer avec elle (de *boursicoter*) ; le climat, trop lointain, trop complexe, nous échappe. Pour dire les choses autrement, et c'est là le paradoxe : nous concernant très directement, affectant parfois notre quotidien quand notre propre environnement est touché et blessé<sup>19</sup>, vécu en temps réel, un aléa ou une catastrophe climatique majeure – comme un ouragan ou une inondation – nous émeut, nous concerne, nous affecte bien davantage qu'un horizon,

qu'un scénario climatique funeste, fût-il très probable ! De manière spectaculaire (mais justement : peut-être trop médiatisé, et dès lors suspect aux yeux de certains, comme dit *supra*), le changement se constate, oui, on veut bien y croire et y souscrire... mais ailleurs, très loin de l'Europe, dans les Grands Nordes en particulier (avec, impressionnante et télévisuelle, la fameuse fonte de la banquise, ainsi que la disparition programmée des non moins fameux ours polaires), donc cela reste inimaginable. « Le gros problème, écrit le philosophe Dominique Bourg, est que toutes les dégradations environnementales échappent à nos sens. C'est sans doute pour cela qu'on ne fait pas grand-chose d'ailleurs<sup>20</sup>. » Propos partagé par des chercheurs comme Bruno Latour et relayé, précisé cette fois, par Martine Tabeaud : « La planète, écrit-elle, n'est pas l'échelle spatiale adéquate pour penser le réchauffement climatique<sup>21</sup>. »

Dans notre quartier, notre village, vu de notre jardin ou de notre balcon, nul frémissement, nulles prémices d'un changement radical et inexorable du climat<sup>22</sup>... seulement des transitions insensibles, parfois des indices, mais observés de façon toute personnelle et empirique. Nous y pensons, nous oublions... Si nous en appelons à l'idée d'un changement, quand nous avons envie de lui imputer une saute d'humeur durable, c'est seulement par paresse et facilité de pensée que nous le faisons – nous-même individuellement mais aussi les médias, dont les informations interréagissent avec nos propres réactions –, sans vraiment ni tout à fait y croire, par exemple après une tempête violente et spectaculaire (comme celles de Lothar et Martin fin décembre 1999<sup>23</sup>), ou à l'occasion d'un épisode caniculaire très prononcé (comme à l'été 2003) ; ou encore, à l'inverse, lors de certains épisodes que nous jugeons anormalement froids, un hiver très rigoureux par exemple ; nous semblant alors démentir le scénario climatique dominant, alimentant nos propos quotidiens et stéréotypés, il suscitera une nouvelle *brève de comptoir* sur le mode : « Avec leur changement climatique, ils n'ont qu'à aller se rhabiller ! »

« Dans l'immense empire de l'incertain, il y a une province pour la *météo* », écrivait Henri Poincaré en 1912<sup>24</sup>. Mais voilà. Nous n'aimons pas l'incertitude, avons du mal à accepter de ne pas comprendre. Et dès que nous constatons un écart un peu trop prononcé par rapport à la *normale*<sup>25</sup>, du moins à ce qui à nos yeux est *normal*, aussitôt nous ne pouvons nous empêcher aujourd'hui de l'indexer sur... l'idée d'un prochain changement radical et global du climat. *Sans pour autant vraiment ni tout à fait y croire*, ce dernier, tel un bouc émissaire en même temps qu'un responsable<sup>26</sup>, arrive alors fort à propos, à point nommé, pour nous permettre de donner un nom à notre étonnement, et ainsi calmer notre désarroi. À tout prix trouver une cause, pour nous rassurer. Et ce depuis des siècles : jus-

*Le changement climatique, une « grande peur » collective ?*

qu'au XVIII<sup>e</sup>, c'était le courroux de Dieu ; les catastrophes climatiques, un châtement ; et sa conséquence : l'intimation à prier et faire pénitence<sup>27</sup>.

**« Le soleil ni la mort ne se peuvent regarder fixement »  
(La Rochefoucauld).**

Culturellement enfin, sommes-nous prêts, individuellement, dans notre imaginaire, dans nos représentations et attentes vis-à-vis de notre environnement quotidien, à regarder cette menace (nouvelle – une de plus !) en face, à en intégrer la perspective et à l'accepter avec lucidité ? On est, je pense, fondé à penser que non. Le mot lui-même, *changement*, a de quoi faire peur : mutation, fin d'une ère, voire de l'humanité – et non pas simple aléa, crise ou encore évolution, inflexion provisoire. Et, de même que le temps qui passe, de même que le retour attendu et régulier des saisons<sup>28</sup>, rassurant dans leur continuité et dans l'absolue certitude de leur retour cyclique, ou que le rythme et l'alternance jour/nuit<sup>29</sup>, le va-et-vient des marées, ou encore que la présence rassurante de *notre* géographie, familière, celle qui nous entoure (l'eau, la mer, l'océan, les reliefs, montagnes, vallées, etc.), la présence coutumière du ciel au-dessus de nos têtes, le climat émerge et ressortit à des *fondamentaux* (comment les appeler autrement ?). Dès lors, la perspective d'un changement inéluctable et sans appel du climat contredit cette classe, cette catégorie d'*impermanent*s. Trop cruelle, trop angoissante à accepter<sup>30</sup>, l'idée de sa mutation est *stricto sensu* de l'ordre de l'impensable. À mon sens tout au moins, nous ne sommes pas en mesure, psychologiquement, de l'intégrer réellement dans nos imaginaires, et donc nous la rejetons, donc l'éluons, voire la nions. À moins de l'anticiper et de l'imaginer, mais du côté de la science-fiction, ou de l'idéologie (cf. le film de Davis Guggenheim scénarisé par Al Gore, *Une vérité qui dérange*, sorti en 2006<sup>31</sup>). Très probable certes, nous le savons, l'acceptons tant bien que mal, vaille que vaille, mais à notre corps défendant. Inéluctable, oui, mais pour plus tard, beaucoup plus tard ! Certains sont franchement dans le régime du déni, mais la majorité d'entre nous suit plutôt la politique de l'autruche, de la tête sous l'aile, de l'indifférence<sup>32</sup>. On devine plus qu'on ne sait vraiment, on se voile la face. On ne veut pas *vraiment* savoir. Et puis : nous n'avons aucune prise sur elle. Impensable, donc, *comme la mort...* comme, pour chacun, sa propre mort...



***Une peur parmi tant d'autres... qui en cache une autre.***

La perspective d'un changement climatique prend place et relaye d'autres menaces, et donc des peurs contemporaines que chacun de nous connaît bien : la bombe atomique, le sida, la vache folle, le chikungunya, et récemment Ebola<sup>33</sup>. Autant de « catastrophismes récurrents » (Bernard Paillard). De même que les aléas climatiques et saisonniers, telles les inondations ou les tempêtes. (Il faudrait analyser de façon différentielle la valence fantasmagorique de ces périls et menaces les uns *versus* les autres, comme le proposait Louis-Vincent Thomas<sup>34</sup>.) On aurait pu penser que, au regard de leur gravité et, pour certaines, de leur propagation, de telles menaces susciteraient une peur à la fois généralisée et durable. Pourtant ça n'a pas été le cas. L'exemple du *sida* est ici éloquent, « qui n'a pas, soutient Edgar Morin, dégénéré en panique généralisée<sup>35</sup> ». Même chose pour le *nucléaire*, dont le danger est dénié par les habitants tout autour de la centrale nucléaire de La Hague, dans la Manche. Chaque fois – rappelons-nous – un scénario identique se met en place : une montée en visibilité par le truchement des médias, qui ensuite s'étend dans l'opinion, mais juste l'espace de quelques jours ou mois, puis une prise de conscience, qui, enfin, s'étiolle, avant de retomber, recouverte par la peur suivante ainsi que par les informations de tous ordres dont nous n'arrivons plus à hiérarchiser l'importance l'une par rapport à l'autre – elles se bousculent aujourd'hui de plus en plus vite, avec une profusion grandissante. C'est bien connu : trop d'alertes, de réceptions de signaux d'alerte, nuit à la prise de conscience du danger dont journalistes ou scientifiques veulent avertir. « À force de crier au loup, écrit la philosophe Catherine Larrère, plus personne n'y croit. Du coup, la peur ne porte pas, ou plus<sup>36</sup>. »

Ainsi, malgré sa probabilité et surtout son incidence sur la planète tout entière et donc sur l'humanité, le changement climatique ne demeure dans l'opinion qu'un horizon, mais lointain, une perspective, mais pour le (très) long terme, un scénario possible, probable, mais pas certain. Une catastrophe<sup>37</sup> (seulement !) hautement probable, mais une catastrophe « discrète », comme le dit Yoann Moreau<sup>38</sup>, ou encore « lente<sup>39</sup> ». De même que la catastrophe radioactive, du type de Fukushima, elle reste silencieuse. Un doute de plus. Instillé à sa manière dans l'incertitude plus générale qui plane sur notre avenir (cf. *supra*). Une telle catégorie de menace n'engage pas au sens fort de *peur collective* (historiquement baptisée aussi *frayeur*, *effroi*, etc.), telle que l'entendent les historiens. Ces derniers, à propos du millénarisme, de la Grande Peste de 1348 ou de 1789<sup>40</sup>, ou encore, avant les découvertes de Pasteur, des épidémies, ont repéré que ces peurs d'alors étaient *stricto sensu* contagieuses, amplifiées qu'elles étaient et entretenues

## *Le changement climatique, une « grande peur » collective ?*

par des rumeurs durables et insistantes, voire paralysantes et envahissantes, cosmiques et religieuses. Telle une épidémie, elles savaient mobiliser et donner lieu à des paniques, des frayeurs ou terreurs collectives, à des *émotions* ou des émois populaires s'exprimant au travers de pratiques spécifiques : pèlerinages, prières publiques<sup>41</sup>, mouvements de foule, etc. On n'en est pas là aujourd'hui<sup>42</sup>. Comme l'écrit Edgar Morin, nous vivons plutôt sous le régime de l'*incertitude* :

Notre époque vit des peurs assourdies, colmatées et oubliées. On pense à la bombe atomique et on l'oublie. De même pour la destruction écologique. Nous sommes condamnés à vivre avec l'incertitude<sup>43</sup>.

Et comme l'écrit joliment Delumeau par ce raccourci fécond, « nos ancêtres avaient beaucoup plus peur que nous ». J'aurais pour ma part envie aussi d'écrire que nous n'avons plus le temps d'avoir peur (vraiment, durablement) ! Collectivement, nous n'avons plus de *grande* peur, une peur qui serait tout à la fois majeure, partagée par tous, univoque. Mais, seulement (!), des soucis qu'on pourrait dire *d'époque*, des anxiétés (une *éco-anxiété*), des obsessions, voire des phobies, oui, de tous ordres (l'hygiène, la propreté, la contagion, les microbes, la protection...), et, bien sûr, une psychose, une hantise, toute contemporaine celle-là, depuis 2001, puis 2015 : celle des attentats, du terrorisme. Mais, on en conviendra, « Je suis Climat ! » n'est pas (encore ?) un slogan partagé comme « Je suis Charlie ! ».

Et, en guise de « chute », cette belle citation de Louis-Vincent Thomas relativise l'idée de l'impact psychologique de ces peurs d'époque en même temps qu'elle fait écho à la citation, *supra*, d'Edgar Morin :

Les peurs d'aujourd'hui sont nombreuses : certaines concernent le monde entier, d'autres se localisent (pays à catastrophes) ; les unes ne sont que trop vraies, les autres s'alimentent de nos fantasmes. Le monde reste en danger, mais la gravité de celui-ci ne se mesure pas ; et si l'apocalypse s'avère possible, rien ne permet d'affirmer qu'elle interviendra. L'homme joue avec la mort : c'est ce qui fait le juste prix de la vie<sup>44</sup>.

Martin DE LA SOUDIÈRE  
soudiere@ehess.fr

Chercheur CNRS retraité, associé au Centre Edgar-Morin,  
IIAC (EHESS et CNRS)

NOTES

1. Jean Delumeau, « La peur et l'historien (entretien avec Bernard Paillard) », *Communications*, 57, « Peurs », 1993, p. 23. (On le verra, notre contribution doit beaucoup à ce beau numéro, qu'à dirigé Bernard Paillard.)

2. Edgar Morin, « Les anti-peurs (entretien avec Bernard Paillard) », *ibid.*, p. 134.

3. Cf. les enquêtes menées auprès d'agriculteurs du Poitou, sous la direction d'Alfredo Pena-Vega : « Le tout incertain de l'adaptation au climat : un jeu complexe », *Quaderns de la Méditerranée* (Institut européen de la Méditerranée), 22, 2015, p. 197-205 ; ou celles de la géographe Marianne Cohen auprès de maraîchers, en Espagne.

4. C'est ainsi que se sont mis en place un peu partout en France des Plans Climat, que se sont créés en 2012 le Plan national d'adaptation au changement climatique (PNACC) et tout récemment le réseau Action Climat. On lira : Magali Bardou, « Politiques publiques et gaz à effet de serre. Pour le climat : mieux vivre ensemble en ville ? », *Ethnologie française*, « Météo. Du climat et des hommes », numéro dirigé par Martine Tabeaud et Martin de la Soudière, 2009, 4, p. 667-676.

5. C'était l'intention de la sensibilisation des lycéens au climat dans le cadre de la COP 21, pilotée en 2015-2016 par Alfredo Pena-Vega. Cf. Izabel Petraglia, Marcel Sena Fernandes, Alfredo Pena-Vega, « Savoirs pertinents sur le changement climatique : pour une citoyenneté planétaire », in Elaine T. Dal Mas Dias, Liliana Pereira Lima, Lucia Maria G. Barbosa (dir.), *Compartilhando saberes psicologicos, filosoficos et educationais*, São Paulo, Paco Editorial, 2016, p. 52-63. Lire aussi « Maux d'enfants » (*Libération*, 7 novembre 2015), où Annamaria Lammel explique que, plus sensibles que les adultes à des messages comme « Sauver la planète », les enfants sont plus poreux qu'eux aux préoccupations écologiques.

6. Première mention chez Cyprien de Carthage, évêque martyr (cf. Jean-Paul Clébert, *Histoire de la fin du monde de l'an mil à l'an 2000*, Paris, Belfond, 1994).

7. Martin de la Soudière, « Y'a plus d'saisons », in Martine Tabeaud (dir.), *Le Changement en environnement. Les faits, les représentations, les enjeux*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2009, p. 87-91.

8. Bernard Paillard, « Appréhender les peurs », *Communications*, numéro cité, p. 7-11.

9. Jean Delumeau, *La Peur en Occident, XII<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Fayard, 1978.

10. Néricault Destouches, *Triomphe de l'Automne*, 1757, Imprimerie royale.

11. Cf. le colloque « Penser le changement climatique : hier, aujourd'hui, ici, ailleurs », tenu à l'occasion de la 21<sup>e</sup> Conférence de l'ONU sur le climat (COP 21), Paris, Bibliothèque François-Mitterrand, 21 novembre 2015, et organisé par Anouchka Vasak – en particulier la conférence d'Emmanuel Garnier, « Les sociétés face aux "dérangements du temps" (XVI<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècle) ». De cet historien du climat, outre ses travaux, lire l'article paru dans *Le Monde* du 9 décembre 2015, « Réchauffement climatique : apprendre du passé pour mieux s'adapter ».

12. Catastrophisme climatique régulièrement dénoncé par ces chercheurs, qui pointent l'usage abusif de locutions comme *folie des hommes*, *Apocalypses*, *chocs thermiques*, *dérèglement climatique*. Exemples parmi d'autres : « Ne cédon pas au catastrophisme climatique » (Bruno Tertrais, *Libération*, 30 mars 2015) ; ou, de l'historien Gilles Dal, à propos de la canicule de l'été 2003 : « Catastrophisme climatique » (*Libération*, 21 octobre 2004).

13. Le dossier est considérable. Dernière joute, par média interposé : Olivier Postel-Vinay, « Toujours plus de cyclones ? », *Libération*, 19 octobre 2016 ; et la réponse dans le même quotidien : François-Marie Bréon, Jean Jouzel, Valérie Masson-Delmotte, « Le GIEC a les cyclones à l'œil », 26 octobre 2016.

14. Gérald Bronner, interviewé par Sylvestre Huet, « Les progrès de la méfiance », *Libération*, 5 juillet 2013. Voir aussi le bel article du sociologue Yves Chalas, « L'ignorance dans la vie quotidienne : la volonté de non-savoir », *Cahiers internationaux de sociologie*, 89, 1990, p. 313-338. Ou encore, à propos des savoirs des paludiers de Guérande, Geneviève Delbos, « Eux ils croient... Nous on sait... », *Ethnologie française*, XXIII, 1993, 3, p. 367-383.

15. Comme le montre le scepticisme largement partagé par les Américains (ils seraient aujourd'hui près de la moitié à ne pas croire à un changement prochain du climat), on en est là, et ce phénomène émerge plus largement à ce qu'on appelle aujourd'hui au *complotisme*. En France, cette

## *Le changement climatique, une « grande peur » collective ?*

thèse, cette rumeur, circule dans l'ensemble de la société, puisque, en même temps qu'une petite partie de l'opinion publique, elle touche des scientifiques. Quant au Danemark, cette posture y est par exemple partagée par l'écologiste Björn Lomborg : cf. « Le complot écolo selon Lomborg », *Libération*, 27 juin 2004. *Lato sensu*, la conviction d'une manipulation, d'une récupération des informations sur le climat, ne pourrait-elle pas être mise en perspective avec la dénonciation, aux XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles, par certains milieux (critiques et « éclairés »), du rôle de l'Église, qui, on le sait, encadrait les peurs face aux aléas climatiques ? (Cf., ici même, l'article de Christophe Granger.)

16. Mais il est vrai qu'aux États-Unis ce scepticisme est, à sa manière, aussi très répandu, tout particulièrement chez ceux qui suivent Donald Trump !

17. Le démontrer, telles étaient l'hypothèse et l'intention du jeune géographe Clément Barniaudy dans sa belle thèse soutenue à Montpellier en décembre 2016 : *Habiter au gré des vents en Méditerranée nord-occidentale*.

18. Cf. Nicole Phelouzat et Martin de la Soudière, « Quel temps fait-il ? La météo aujourd'hui : une passion et un souci », in Alain Corbin (dir.), *La Pluie, le Soleil et le Vent. Une histoire de la sensibilité au temps qu'il fait*, Paris, Aubier / Flammarion, 2013, p. 177-201.

19. Cf., dans ce même numéro, l'article de Maryse Carrareto et Vanessa Doutreleau sur les effets de la tempête Klaus sur la forêt landaise. Cf. aussi Martin de la Soudière, « Lothar et Martin : de quelques usages d'une grande peur collective », in Martine Tabeaud (dir.), *Île-de-France : avis de tempête force 12*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2003, p. 187-194.

20. Dominique Bourg, citation publiée dans *Libération* (16 octobre 2015), tirée de son ouvrage (en collaboration avec Alain Papaux) *Dictionnaire de la pensée écologique*, Paris, PUF, 2015.

21. Martine Tabeaud, « Des réchauffements climatiques : demain et hier, ici ou là », in Martine Tabeaud, Alexandre Kislov (dir.), *Le Changement climatique. Europe, Asie septentrionale, Amérique du Nord*, Allonzier-la-Caille (Haute-Savoie), Eurcasia, 2011, p. 21-31.

22. Excepté, il est vrai (mais voici encore des spécialistes !), les vigneron, les arboriculteurs ou les maraîchers.

23. Martin de la Soudière, « Lothar et Martin... », art. cité.

24. Henri Poincaré, cité par Charles-Pierre Péguy dans *Jeux et Enjeux du climat*, Paris, Masson, 1989, p. 81.

25. Saison après saison, nous attendons en effet du ciel qu'il nous apporte des temps *normaux*, de ceux qui à nos yeux sont dans la *normale*, le temps que nous espérons qu'il *devrait* faire. Or, disait Charles-Pierre Péguy, « le temps moyen est celui qui n'arrive jamais » (*ibid.*) ; parler de *normales saisonnières* est donc abusif : les météorologues ne peuvent calculer et mesurer que des *moyennes*.

26. Phénomène très général, puisque, dans le Japon impérial, on désignait sous le terme *avertissement* tout aléa météorologique majeur ; cf. Laurence Caillet, « Pluies et vents, figures du destin. Le pouvoir et la maîtrise du temps au Japon », *Études rurales*, 118-119, « Pour une anthropologie du temps qu'il fait », numéro dirigé par Martin de la Soudière, 1990.

27. Cf., dans ce même numéro, l'article de Christophe Granger. On pourrait poursuivre en indiquant que, depuis un siècle, on a changé de registre : jadis l'imputation des aléas était du domaine *moral* et les catastrophes climatiques de l'ordre du châtimeur, de la punition ; aujourd'hui elle émerge au domaine sociétal et *civilisationnel* : les responsables, les coupables, ce sont toujours les hommes, mais non plus leur conscience, plutôt leurs techniques, les avancées de la science, etc. Ce qui permet de poser cette question, faussement naïve : historiquement, qui avait, et qui a désormais, en charge la météo, le climat, les humeurs du ciel ?

28. Cf. Martin de la Soudière, *Quartiers d'hiver. Ethnologie d'une saison*, Paris/Grâne (Drôme), Créaphis Éditions, 2016, chap. 9, « Besoin de saison », p. 137-145.

29. Sur cette frayeur, lire ou relire le roman de Charles-Ferdinand Ramuz, *Si le soleil ne revenait pas* (Lausanne, Mermod, 1937), où, dans le ciel d'une vallée des Alpes suisses, se répand chez les habitants la crainte de sa disparition définitive.

30. Comme le prouve l'exemple, étudié par Françoise Zonabend, de la centrale nucléaire de La Hague, dont les habitants des alentours dément la dangerosité (entre autres parce qu'ils y voient de l'embauche, de l'emploi, donc de l'argent) ; ou celui des îles Maldives, menacées de submersion, ce à quoi les habitants ne croient pas... vraiment.

31. Lire Xavier Browaeys, Martine Tabeaud, « En vérité je vous le dis... Le cinéma d'Al Gore », *Ethnologie française*, « Météo. Du climat et des hommes », numéro cité, p. 697-708.

32. En 2015, une enquête de l'institut Viaoice parvient au même constat que l'IFOP, qui révèle par exemple que, loin derrière le chômage, la sécurité, le pouvoir d'achat, le changement climatique n'est pas une priorité dans les préoccupations des Français (*Libération*, 16 novembre 2015). Voir aussi Catherine Vincent, « Pourquoi le combat contre la dégradation tous azimuts de notre planète peine-t-il à mobiliser les citoyens ? », *Le Monde*, dossier « L'écologie, j'y pense et puis j'oublie », 9 décembre 2015.

33. Cf. Sylvain Delouée, Patrick Rateau, Michel-Louis Rouquette *et al.*, *Les Peurs collectives*, Toulouse, Érès, 2013.

34. Louis-Vincent Thomas, « Le sentiment de la mort nucléaire », *Communications*, numéro cité, p. 101-120 (notamment « Typologie des catastrophes », p. 108-109).

35. Edgar Morin, « Les anti-peurs (entretien avec Bernard Paillard) », art. cité, p. 136.

36. Catherine Larrère, interviewée par *Télérama*, 3418, 15 juillet 2015.

37. Et encore... ce terme étant contesté par Dominique Bourg, pour qui les catastrophes – un tremblement de terre, par exemple – impliquent une récurrence, une acmé, puis une rémission, une réparation : cf. « Les mots et les maux de l'environnement », *Communications*, 96, « Vivre la catastrophe », numéro dirigé par Yoann Moreau, 2015, p. 137-144. Dans la même livraison, lire Yoann Moreau, « Des catastrophes "hors sujet" », p. 5-18 (en particulier « Le mot "catastrophe" » et « Des crises aux catastrophes »), ainsi que Michaël Ferrier, « De la Catastrophe considérée comme un des Beaux-Arts », p. 119-135 (en particulier p. 125-126).

38. Yoann Moreau, « Le "spectaculaire" (Fukushima est-elle une catastrophe ?) », blog *Catastrophes*, [cata.hypotheses.org](http://cata.hypotheses.org), 28 février 2012.

39. Cf. Michel Puech, « Les catastrophes lentes », *Le Portique*, 22, 2009, mis en ligne le 10 novembre 2010 (<http://leportique.revues.org/2003>).

40. Lire, de Georges Lefebvre, l'ouvrage de référence *La Grande Peur de 1789*, Paris, Armand Colin, 1932. Voir également Edgar Morin, « Les anti-peurs (entretien avec Bernard Paillard) », art. cité.

41. Sur ce point, lire, ici même, l'article de Christophe Granger.

42. Sauf à faire état de la « grande peur » que « déclencha l'émission d'Orson Welles sur l'invasion des Martiens » (Edgar Morin, « Les anti-peurs (entretien avec Bernard Paillard) », art. cité, p. 135).

43. *Ibid.*, p. 134.

44. Louis-Vincent Thomas, « Le sentiment de la mort nucléaire », art. cité, p. 116.

## RÉSUMÉ

Le changement climatique, une « grande peur » collective ?

Ce numéro ne pouvait pas ne pas évoquer la question de la perspective d'un changement du climat. C'est au prisme de l'histoire et de la sociologie qu'elle sera ici traitée. Sans discuter, encore moins prendre parti dans les controverses actuelles dont elle est l'objet, mais en montrant et en donnant les raisons pour lesquelles elle ne parvient pas à prendre place et rang dans l'opinion publique à la manière d'une nouvelle grande peur collective, mais seulement comme une inquiétude, comme l'expression et un cas de figure de l'*éco-anxiété* qui nous gagne. Peu ou pas visible, ce changement ne se voit pas (encore ?) : on y pense et on l'oublie, voire on le conteste.

MOTS-CLÉS : changement climatique, histoire, médias, grandes peurs, météorologie populaire

## *Le changement climatique, une « grande peur » collective ?*

### SUMMARY

*Climate change, a collective “Great Scare”?*

*This issue could not elude to tackle the prospect of climate change. It will be addressed here through the lens of history and sociology, refusing to enter the debate, let alone taking side in the current controversies, that surrounds this subject. It will simply expose and give the reasons why it is not succeeding in securing a place in the public opinion as a new, paramount, collective scare, but emerges as a mere concern, as the expression and case study of the growing “eco-anxiety” we are experiencing. Hardly visible or totally invisible, climate change cannot be seen (yet?): we think about it, but then forget it, or even challenge its very existence.*

*KEYWORDS: climate change, history, media, Great Scare, folk meteorology*

### RESUMEN

*¿El cambio climático, un «Gran Miedo» colectivo?*

*Esta entrega no podía dejar de abordar el tema de la perspectiva de un cambio climático. Y es a través del prisma de la historia y la sociología como esta cuestión será tratada aquí. No se trata de discutir ni, menos aún, de tomar partido en las controversias actuales. Lo que se busca es mostrar y exponer las razones por las que dicha perspectiva no consigue izarse en la opinión pública a la categoría de gran miedo colectivo, tomando más bien la forma de una simple preocupación, expresión de una forma de la eco-ansiedad que nos invade. Poco o nada visible, este cambio no se percibe (aún): se piensa en él y se lo olvida, cuando no se pone en tela de juicio.*

*PALABRAS CLAVES: cambio climático, historia, medios, miedos colectivos, meteorología popular*

